“Marceau ? Je n’ai jamais rien vu de pareil !”

RICHARD GARRO·LUNDI 1 JUIN 2020·TEMPS DE LECTURE ESTIMÉ : 8 MINUTES



Régis Sztorch est un joueur et un passionné de Pétanque et de Boule Lyonnaise. Il coule désormais une retraite paisible à Montélimar, patrie de César, vainqueur, en 1962, du premier Ricard-La Marseillaise. S’il a pris quelques distances avec le jeu, ses souvenirs, par contre, restent vivaces. A Paris où il résidait, il arpente, à partir des années soixante, les boulodromes, de Vincennes à Auteuil, équipé des très grands. Authieu, Mélis, J. Lebeau, Guias, Galland, et .. Marceau Marcy, dont il deviendra un proche.

En 1968, Marceau a remporté, à Royan, le titre national junior. Il n’a que dix huit ans, mais, dans la capitale, sa renommée est déjà établie. Affronter Marceau, c’est affronter le Diable, son efficacité, et ses tours de l’au-delà.



Joël Zmuda-Michel Kupiak-Marceau Marcy, Cochonnet de Créteil, Champions de France Junior, Royan, 1968.

« Oui. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Sur des terrains souvent impossibles, (herbe, asphalte, pierriers), ce qu'il réalisait, au tir, mais également à l'appoint, (il portait ses boules à des hauteurs inimaginables), dépassaient l'entendement.»

Et le public se pressait pour le voir aligner ses tirs très arrondis, bourrés d'effets, terriblement efficaces.

« Il était désespérant. Je l'ai vu réaliser, à Bobigny, devant des adversaires qui ne savaient plus que faire, quatorze carreaux en place d'affilée. Sourire aux lèvres, facile, élégant, il raflait tout, ou presque. Les concours, les sautées, les parties d'intérêt. »

Mieux. Il annonçait fréquemment des coups impossibles, .. qu'il réussissait.

« A Joinville, dans une finale de concours, devant une forte galerie, il se retrouve à devoir tirer sur une boule qui s'est glissée derrière un arbre. Il annonce qu'il va tirer au sol deux mètres avant l'arbre en donnant l'effet nécessaire pour contourner l'obstacle et frapper la boule. Eh bien, c'est ce qu'il a fait. Les gens n'ont même pas applaudi. Ils étaient médusés. Il y avait de quoi.. »

Des coups que relate également Marco Foyot, dans son livre « La Pétanque » en 1984 :

« Marceau a le point et le gain de la mène, ses adversaires n'ont plus de boules. Mais il doit prendre quatre points pour gagner la partie. Trois des boules de son équipe sont positionnées devant le but. Il décide alors de tirer sur l'une des boules adverses placée au-delà du but, en donnant à la sienne un effet rétro. Il frappe, et sa boule, comme annoncé, revient sur elle

même, prend le but au passage, qu'elle ramène vers les trois boules partenaires. Quatre points et la victoire. »

« J'aime la Pétanque. Joueur ou spectateur, j'ai passé du temps sur les jeux et continue à le faire. Eh bien, croyez-moi, je n'ai vu chez personne ce don, quasi insolent. Il a existé et il existe encore aujourd'hui de magnifiques tireurs. Eh bien, Marceau, voyez-vous, c'était encore autre chose. Marceau venait d'ailleurs. »

L'ailleurs, peut-être, des trajectoires parfaites nées du sourire d'un enfant.

De l'enfance de Marceau, justement, on sait peu. Et Régis Sztroch en sait guère plus.

« Il était peu enclin à se livrer sur son passé. Né d'une famille des gens du voyage ? Certainement. Tôt livré à lui-même et à la rue ? Peut-être. »

Mais comment a-t-il commencé à jouer ?

« Par coïncidence, semble-t-il, me répond Régis. **Il m'a dit, s'être retrouvé, jeune, sur un terrain de boules. Des boules qu'il ramasse auprès d'une quelconque partie d'adultes. Il s'amuse. Il tire. Et il frappe. »**

Il s'amuse. Il tire. Et il frappe. Cela ressemble à un rêve.

Un rêve qui va bientôt se poursuivre dans le Sud.

Lorsqu'en 1969, il descend, avec Gales et Dejean, pour participer au 8ème Ricard-La Marseillaise, Marceau confie à Régis :

« Les gens, là-bas, je vais les faire pleurer. »

Et la bravade se réalise. Coiffé de sa casquette de titi parisien, il survole le Concours, explose les compteurs de réussite au tir, conquiert le public, inflige à Vanni, en demi-finale, une Fanny mémorable, et échoue de justesse, en finale, contre Besse. (Voir "Un gamin de Paris", Mario Garro, La Marseillaise.)

UN GAMIN DE PARIS

Par **MARIO GARRO**

— Dites donc, monsieur, pourriez-vous me procurer les photos du concours ? J'aimerais tant les avoir...

— Ça peut se faire.

— Je vous en prie, monsieur.

Comment dire non. C'est ainsi que nous avons lié connaissance avec Marceau Narcy, la révélation du « Ricard-La Marseillaise ». Marceau, un gamin de Paris qui a mis en bouteille tous les « gros bras » de Marseille.

Il a suffi que Marceau apparaisse pour que l'on n'entende plus parler de Lovino, Brocca ou Baldi. A lui seul, il a « foutu » dans l'aristocratie bouliste une pagaille terrible.

— Va un peu le voir, nous avait conseillé Mimi Mariotti, *et tu verras qu'à côté de lui nous sommes des tireurs de pacotille...*

Calanotti, émerveillé par la falicité du jeune Parisien, disait :

— Il ira loin ce petit. Il est facile, merveilleux à voir tirer. Il a l'étoffe d'un futur champion.

Magnani, de son côté, nous a confié :

— Ce garçon, c'est moi à 20 ans. Il a un tir plongeant, en rotation, pour faire des carreaux.

Besse, enfin, disait à l'issue de la finale, une finale de rêve :

— Je vais essayer de le faire déménager. Si j'y arrive, avec un tireur comme ça, moi je pointe. Pour moi, c'est le plus fort tireur actuel.

Marceau frappe des boules comme il respire, dans un style à faire rêver.

Sur son berceau, une fée s'est penchée,



lui offrant tous les dons de la nature, tout pour séduire. Son calme, sa sérénité, sa désinvolture de surface constrastent avec l'aspect hypertendu de ses adversaires.

Avec lui, c'est la pétanque en liberté. C'est la pétanque où l'inspiration remplace la transpiration.

Avec lui, avec notre gamin de Paris, c'est la pétanque à flonflons, à ramage, à plumage.

Avec lui, la pétanque c'est encore plus beau que l'Histoire de France.

Lorsque Marceau armait son bras pour tirer, toute une tribune retenait son souffle. Lorsque Marceau tirait, tout un stade tirait avec lui.

Le cœur des 5.000 spectateurs présents battait pour lui de préférence. Cette faveur soudaine pour ce gamin de Paris ne s'explique pas, elle fait partie du pittoresque, du folklore, de la couleur locale.

Tailleur de son état, à Ivry, champion de toutes saisons, champion en gestation, Marceau c'est un dieu de la pétanque qui nous tombe du ciel, et dire que nous avions cru, avec Racanelli et Massoni, en avoir fini avec les enfants prodigues. Marceau a accompli, au cours des concours des [illegible] leurs d'une maîtrise qui allie adresse pure et sang-froid.

Marceau ajoutait les « palets » aux « carreaux » comme les maillons d'une chaîne qui ligotait inévitablement ses adversaires. Mais il convient de souligner qu'il était admirablement soutenu par Dejean, de Pamiers, champion de France tête-à-tête, et champion des causes désespérées. C'est lui qui a fait basculer en sa faveur la partie qui l'opposait, en quart de finale, à Olivier. Quant à Gales, de Toulouse, c'est un compagnon à la mesure de ses deux coéquipiers.

Comment cette équipe est-elle née ?

Marceau nous l'explique avec simplicité :

— A Paris, place de la Nation, il y a des concours comme ça. C'est là que j'ai rencontré Dejean et Gales. Je me suis aperçu que Dejean, c'était un milieu champion du monde et que Gales n'avait pas grand-chose à lui envier. De leur côté, ils se sont aperçu que je frappais des boules. Alors, ensemble, nous avons décidé de venir tenter notre chance au « Ricard-La Marseillaise ».

— Quels sont les joueurs qui t'ont fait impression ?

— Besse, Charly et Lovino. Lovino, je le connaissais. C'est en le voyant, il y a sept ans, alors que je campais en famille à Bonneveine, que j'ai pris goût à la pétanque. Depuis ce jour, j'ai rêvé de lui ressembler. Si vous le voyez, dites-le lui.

« **Mais, quelque part, le Sud l'a gâché ..** lâche Régis Sztroch. **Adulé, sollicité, manipulé sans doute, il a été pris dans un tourbillon malsain dont il n'est plus sorti, et qui a préfiguré sa fin. »**

Mario Garro, dans son livre « Albert Calanotti et les rois de la Pétanque », paru en 1976, décrit effectivement, dans le chapitre consacré à Bébert de Cagnes, un Marceau qui, dans sa période provençale, s'adonne volontiers aux parties d'intérêt, et se laisse parfois entraîner en eaux troubles.

« Je me souviens. Marceau, de retour à Paris, m'a conté ce qu'il considérait être son merveilleux été. Le soleil, le Parc Borély, les duels de flambeurs.. Mais également les démonstrations de galas, les fêtes, l'alcool, les femmes, (dont une actrice célèbre..). Il était fier. Et heureux. »



Dejean-Gales-Marceau / Baccciardi-Besse-Charly (Finale La Marseillaise à pétanque, 1969)

Cela ne va pas durer.

A Paris, Raymond Authieu qui, par la suite, remportera trois années consécutives La Marseillaise à Pétanque, au coté de Mélis et .. Foyot, tient, pour l'heure, un bar, à la Porte Dorée. Il accueille le prodige.

« Authieu et Marceau formaient, avec Mélis, une triplette canon. Et ils atteignent, en 1970, la demi-finale du Championnat de France, à Vichy. Marceau vouait à Authieu une grande admiration. Un mentor, un père. C'était de cet ordre là. Pourtant, et pour des raisons qui m'échappent, Marceau s'en va. Ils ne joueront plus ensemble. »

En 1971, André Desplas, dans son livre « C'est ça la Pétanque » alerte : "Marceau Marcy, chef-d'oeuvre en péril."

Le pire semble déjà engagé. Et, bientôt, la rumeur court. Le môme, rattrapé par ses frasques, aurait eu de gros ennuis.

« Marceau m'a raconté avoir été attiré dans un restaurant. C'est dans les toilettes de celui-ci que deux hommes le marquent au rasoir et lui brisent les poignets. La raison ? Je l'ignore. La revanche d'une entourloupe ? C'est ce qui s'est dit. »

Le tireur prodigieux ne retrouvera jamais son tir.

« J'ai eu l'occasion de jouer avec lui, par la suite. Rien à voir. Un pétanqueur comme les autres. Sans plus. Il ne parvenait plus à donner le moindre effet à ses boules. Il avait perdu le coup de poignet qui faisait la différence. Et, forcément, nombreux sont ceux qui se sont détournés de lui à ce moment là. Il n'avait plus rien d'exceptionnel. Il ne gagnait plus. Il ne rapportait plus. »

Et pourtant.

Au delà de ses errances, l'homme méritait mieux.



« Il se savait un champion. Mais il fut toujours humble, abordable, sociable, avenant. Respectueux de ses adversaires avec lesquels il sympathisait souvent. Et généreux. De l'argent en poche, Marceau payait, prêtait, donnait. Oui. Je voudrais qu'on le sache, qu'on le dise, Marceau, c'était quelqu'un de bien. Et il méritait mieux. »

Mais ce mieux, Marceau ne l'aura pas. Et, comme à son habitude, il disparaît. Régis Sztorch le retrouve, par hasard, au début des années quatre-vingt.

« Je suis en voiture du coté du Pré St Germain . A un feu rouge, sur un banc en bois, couché, je le reconnais, c'est Marceau. Je l'ai emmené aux bains-douches. Dans un magasin de fringues, où je l'ai fait rhabiller des pieds à la tête. Je lui ai donné de l'argent. Puis, régulièrement, je passais par là. Et je renouvelais l'opération. J'ai même pu, par connaissance, lui faire avoir une petite chambre. Mais, un beau jour, à

nouveau, je ne l'ai plus vu. J'ai interrogé les commerçants du coin. Personne ne sut me dire. Dans les années qui suivirent, j'ai souvent demandé de ses nouvelles à des connaissances. Rien. Rien, jusqu'à ce que l'on m'affirme : Marceau ? Il vit dans un camp de gitans. A la périphérie parisienne. Marceau dans un camp de gitans ? Allez savoir.. »

En Juillet 2003, Boulistenaute annonce, à cinquante et un ans, le décès de Marceau Marcy. La photographie qui accompagne le texte est poignante. Elle atteste d'une fin de vie dans la précarité et le malheur.

« J'ai vu l'article, la photographie. J'en ai pleuré. »

Marceau désormais est ailleurs. *L'ailleurs, peut-être, des trajectoires parfaites nées du sourire d'un enfant.* Allez le môme ! Tire !

Et merci, Régis, pour tes souvenirs..



Marceau Marcy, Marseille, 1969.

(Richard Garro, Marseille, 30 Mai 2020.)

Marceau MARCY était né le 17 mai 1952 à Paris (14ème) ;

Il est décédé le 12 juillet 2003 à Paris (12ème), à l'âge de 51 ans ;